

XYZ. La revue de la nouvelle



Départ

Lisa Carducci

Numéro 81, printemps 2005

Nouvelliers bretons

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3358ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carducci, L. (2005). Départ. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (81), 73–76.

Départ

Lisa Carducci

— **P**uisque c'est comme ça, je partirai demain. Vingt-quatre jours déjà qu'ils avaient conclu que la séparation était la meilleure sinon l'unique solution. À l'essai. Comme d'autres se marient à l'essai. Pourtant, Philippe était toujours là. La première semaine, il avait dit à Maryse :

- Laisse-moi quelques jours pour trouver un appartement.
- Bien sûr. Je ne te mets pas à la rue ! avait-elle avancé avec un sourire triste.

Et pendant les jours suivants, il s'était comporté comme elle l'avait toujours désiré. Il remplaçait les serviettes après la douche, déposait ses vêtements à laver dans le panier à cet effet après avoir déroulé les chaussettes et remonté les fermetures éclair. Il nourrissait le chat si elle était sortie précipitamment pour ne pas rater son bus. Il ne déposait plus la cafetière vide sur le réchaud allumé. Il rentrait les journaux laissés sur le palier par le facteur, quand auparavant il ramassait le sien et laissait les autres. Il ne se servait plus de la brosse à cheveux de Maryse. Il utilisait les cendriers et non les pots des plantes pour écraser ses mégots. Il descendait le sac d'ordures quotidiennes que Maryse avait préparé à côté de la porte. Il éteignait l'ordinateur et le téléviseur avant de sortir. Il avait même remplacé dans sa bibliothèque des livres qui traînaient dans la salle de bains, sur le sofa ou sur la table de nuit depuis des semaines... toutes ces petites choses qui avaient miné le couple et qui paraissent monstrueuses quand l'amour s'effrite. Mais surtout, il s'occupait d'elle. Il lui parlait : il lui lisait des nouvelles cocasses dans le journal, lui racontait des incidents drôles ou des conversations qu'il avait eues avec ses clients. En somme, il avait bien changé, et la vie était devenue presque convenable.

Maryse lui demanda :

— Tu as dit que tu préférerais partir... pourtant j'ai l'impression que... tu as changé d'idée. Qu'en est-il, vraiment ? Tu as bien le droit de... vouloir réfléchir encore, mais je crois que je suis suffisamment impliquée dans l'affaire pour en être informée...

— Puisque tu veux que je parte, demain je vais m'en aller. Ce soir, il est un peu tard, d'accord ? J'irai dans un hôtel quelques jours en attendant de trouver un appartement.

— Je croyais... je pensais que... tu avais... tu étais en train d'éprouver un autre type de comportement pour voir si notre vie de couple pouvait être sauvée...

— Demain.

La semaine suivante, ils avaient recommencé à s'engueuler :

— Pourquoi ne me laisses-tu jamais terminer une phrase ? enragea Maryse. Si j'ai le temps d'exprimer ma pensée avant que tu me coupes, tu me donnes tort. Je ne comprends jamais rien, moi ! Si tu te rends compte à temps que je suis en train d'avancer quelque chose de sensé, tu m'interromps pour le dire avant moi. Comme si je t'humiliais quand je suis à la hauteur de la situation. Quand je reçois tes amis et que le repas que j'ai préparé toute la journée leur plaît, il n'y a que toi pour ne pas apprécier.

— Mais non, je n'ai jamais dit...

— Justement... tu ne dis rien. Mais vous allez terminer la soirée dans un bar !

— Tu n'auras plus à supporter cela. Demain, je ne serai plus là.

— Tu as trouvé un endroit ?

— J'ai plein d'amis qui m'ont offert un appartement. De luxe. Seulement, ils ne veulent rien accepter de moi et j'aurais l'impression d'abuser si je restais plus de quelques jours.

— Fais comme tu veux, cela te regarde.

Trois heures plus tard, Maryse avait pourtant préparé un souper rapide : de bonnes petites gourmandises, une salade, une crème de poireaux. Elle avait même fait des *English muffins* qu'elle se promettait d'essayer depuis longtemps, et se surprit à

penser « avant son départ ». N'eût été l'ironie du geste, elle aurait allumé des chandelles...

L'orage était passé. Comme c'était la canicule, ils étaient même allés faire une promenade à 22 h. Une soirée de couple, en fait.

Le lendemain, Philippe s'était levé plus tôt que d'habitude, avait changé la litière du chat et préparé le café. Maryse n'avait pas passé de remarque, mais elle croyait le départ imminent. Quand elle était rentrée du travail, à 17 h 30, Philippe avait fermé un dossier et offert de cuisiner. Cela lui arrivait souvent autrefois, et parfois, ces derniers mois. « La dernière cène », pensait Maryse.

En retour, elle avait débarrassé la table, lavé la vaisselle, remis la cuisine en ordre, et se demandait à quelle heure allait sonner le glas de sa vie matrimoniale. Philippe était immédiatement retourné à sa table de travail, passant un coup de fil de temps à autre selon son habitude et les besoins de sa fonction. Tous les contrats semblaient s'être concentrés en cette unique semaine.

La journée s'achevait. Une journée paisible comme il aurait pu y en avoir tant d'autres, avec un peu d'effort de part et d'autre. Jamais elle n'avait voulu changer Philippe. On ne change pas les autres, puisqu'ils ne peuvent se changer eux-mêmes. Elle avait souvent demandé à Philippe, à la façon d'une rengaine : « Dis-moi ce qui ne va pas en moi. Tu n'es pas satisfait... Si du moins je savais pourquoi, je pourrais essayer de te faire plaisir ! » Chaque fois, quand il avait daigné répondre, il avait pris tous les torts sur lui.

À 21 h, Philippe annonça : « Je suis désolé, mais je ne peux partir aujourd'hui. Je suis trop occupé. Demain. Promis. » Maryse se contenta de hausser les épaules, et tourna les talons.

Un quart d'heure plus tard, elle revint vers Philippe. Debout derrière lui, elle se mit à lui masser les épaules, le cou. Il fit un geste comme pour chasser une mouche importune.

— Philippe ?

— Quoi ?

— Puisque tu as décidé de partir, je ne peux attendre indéfiniment. Mets-toi à ma place...

Et une fois de plus ses larmes jaillirent. Philippe soupira. Il déposa son stylo et se couvrit la figure de ses mains. Puis, sans regarder Maryse, il reprit :

— Chaque fois que je parle de partir, je te vois pleurer. Comment veux-tu que j'agisse en paix ?

— Que je pleure ou non n'est pas ton affaire. Ne t'occupe pas de moi. Si je pleure, c'est triste à dire, mais c'est moins de te perdre que parce que j'ai échoué : je n'ai pas réussi à te rendre heureux, dit-elle enserrant Philippe de ses bras.

Il resta assis, sans aucun geste de répulsion ni d'affection.

— J'ai l'air de te presser, reprit-elle ; c'est que ce pas doit être fait. Quand on prend un remède amer, on ne le déguste pas goutte à goutte, n'est-ce pas ? On l'avale d'un trait, sanglotait-elle.

— Je comprends, Maryse. Demain, tu n'auras plus à supporter cela.

Un silence voltigea dans la pièce, léger comme un papillon. Maryse le rompit enfin.

— Philippe, je vais me coucher. Tu vas travailler encore longtemps ?

— Je ne sais pas. Une heure ou deux. Trois. J'ai des choses importantes à terminer ce soir. Bonne nuit.

Maryse se réveilla soudain, piquée par un moustique. L'aube déjà. Comme elle n'arrivait plus à se rendormir, elle se leva. Philippe s'était glissé dans le lit à peine une heure auparavant. Elle le laissa dormir et sortit faire son jogging dans l'air frais du petit matin. Elle prit son petit déjeuner dans un casse-croûte, seule, en songeant à sa vie d'« après ». C'était samedi ; la journée lui appartenait.

Quand elle rentra à la maison, Philippe avait laissé sa clé sur la table. Pas oubliée ; manifestement déposée. « Comment ? Il avait dit demain... »